
La mise au propre en architecture

Toilette et salle de bains en France au tournant du siècle (1880-1914)

Cleaning up in architecture: toilet and bathroom in France at the turn of the century (1880-1914)

Monique Eleb

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/tc/5023>

DOI : 10.4000/tc.5023

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

Pagination : 588-609

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Monique Eleb, « La mise au propre en architecture », *Techniques & Culture* [En ligne], 54-55 | 2010, mis en ligne le 30 juin 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/tc/5023> ; DOI : 10.4000/tc.5023

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

La mise au propre en architecture

Toilette et salle de bains en France au tournant du siècle (1880-1914)

Cleaning up in architecture: toilet and bathroom in France at the turn of the century (1880-1914)

Monique Eleb

NOTE DE L'ÉDITEUR

in Techniques et culture 13, 1989 : 1-37

- 1 À la fin du XIX^e siècle, dans une partie de la bourgeoisie, la relation à la propreté reste encore, dans ses rapports complexes avec la morale¹ entachée de l'idée de péché. L'hydrothérapie, alors très à la mode, est perçue dans ces milieux comme liée à une volupté qui effraie, du moins les femmes. Se faire plaisir, voir son corps, goûter à des sensations diverses : cette société n'est pas prête à l'accepter. Cette gêne, une certaine idée de la décence créée par une éducation rigide et niant la sexualité autant que la sensualité, conduisent à proscrire jusqu'à la vue des instruments destinés aux soins du corps. Si le cabinet de toilette est si orné jusqu'à la fin du siècle, si les soies et les tulles recouvrent tout, c'est pour mieux cacher la cuvette et le bidet dont la vue offense ses utilisatrices mêmes. La liquette ou la chemise que portent encore les femmes pour entrer dans leur bain ou pour se laver dans le *tub*, jouent le même rôle : il faut éviter, il est interdit de se voir nu. Il convient d'être propre d'abord pour avoir une apparence correcte, afficher, voire prouver sa bonne santé, montrer que l'on est respectable tout en étant de son temps.
- 2 Comment alors est-on passé en quelques décennies à d'autres usages ? Comment et pourquoi les rapports à son propre corps se sont-ils transformés ainsi que les lieux qui abritent ce rapport à soi-même ?

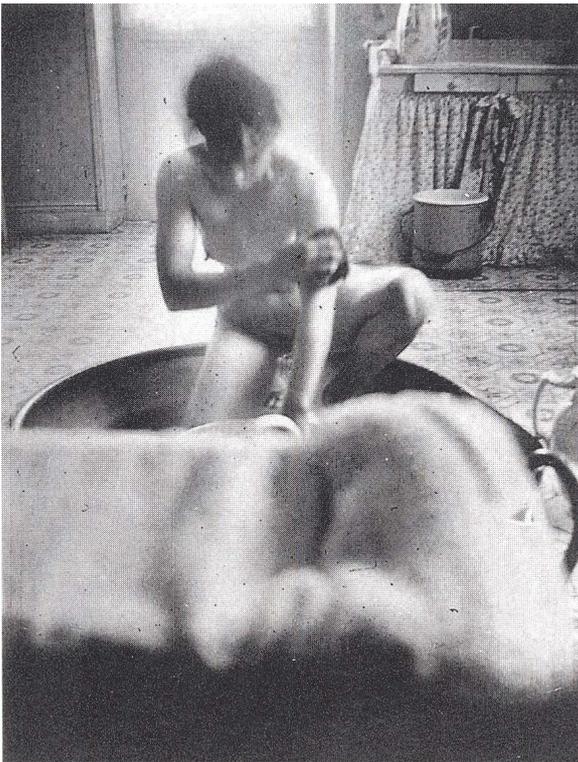
- 3 On connaît, dans sa généralité, l'actualité de ce thème de recherche (Guillaume 1983, Vigarello 1985, Goubert 1986). On se voudra ici plus précisément orienté dans l'espace et le temps - attentif, surtout, à l'évolution de la pratique architecturale.

L'eau rare

- 4 Le cabinet dans lequel est installée une table de toilette, équipée dans la plupart des cas de cuvettes et de brocs, puisque souvent l'eau courante n'y arrive encore pas, devient au cours du XIX^e siècle, une pièce à part entière, qui se diffuse largement jusqu'à la plus modeste bourgeoisie. Prônant un raffinement extrême des soins du corps, les traités de savoir-vivre sont au début de cette mutation en complet décalage avec la situation concrète de la majorité des habitations. En effet, l'eau courante dans les étages des immeubles citadins reste un phénomène très ponctuel avant la fin du siècle. Aller chercher l'eau potable à la fontaine ou en acheter aux vendeurs d'eau reste une pratique quotidienne. Yves Lequin (1983) a montré les difficultés, longtemps apparues insurmontables, auxquelles s'affrontent les édiles. Capturer l'eau potable, faire des barrages, détourner des rivières, travailler à assainir une eau qui se souille régulièrement et n'est pas toujours suffisante, est la préoccupation constante des villes en cette fin de siècle. Ainsi Nancy,

« qui a dû se contenter jusqu'en 1879 des sources environnantes, capte enfin les eaux de la Moselle et peut fournir 400 litres par jour à chacun de ses habitants, raccorder dix années plus tard une maison sur deux au réseau de distribution ; mais en 1907, la demande aura doublé ».

Nu au bain / Marthe in bath, Pierre Bonnard (1867-1947)



Vers 1908, épreuve sur papier albuminé à partir d'un négatif sur film souple. Musée d'Orsay, Paris
Ndlr : illustration ajoutée à l'édition originale

- 5 Dans de nombreuses villes moins importantes, cette situation se rencontrera jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. De plus, l'équipement en eau, en canalisations, de la plupart des habitations est laissé à l'initiative privée. La fontaine d'eau potable, dont l'installation dans une ville ou dans un village souvent se fête, est la ressource la plus sûre et la plus utilisée par toutes les classes sociales. Seuls les immeubles des bourgeois aisés bénéficient d'un robinet ou d'une pompe située dans la cour, plus tard dans les sous-sols. Le raffinement suprême dans les habitations de luxe, hôtels ou autres, va être l'installation de l'eau courante à tous les étages. Partout ailleurs, évacuer l'eau continue à être compliqué jusqu'à ce que le « tout-à-l'égout » soit une réalité. Les « équipements » qui utilisent de l'eau sont donc parcimonieusement installés, et quand ils existent, on ne la gaspille pas. C'est dire que les techniques, les gestes utilisés pour se laver ressemblent peu aux nôtres avant la fin de cette période, et les traités de savoir-vivre qui ont l'ambition de s'adresser à tous les milieux, quand ils préconisent la douche ou le bain, dispendieux en eau, doivent aussi montrer que l'on peut être propre par d'autres moyens, par exemple en se lavant dans un *tub*. Cette sorte de baignoire que l'on peut mettre n'importe où, venue d'Angleterre, est tout à fait étrangère à la culture française et les magazines féminins ou les manuels de savoir-vivre détailleront la technique nouvelle qui permet de se laver debout, à l'éponge et tout le corps d'un coup en utilisant très peu d'eau.
- 6 Les bains, le lavage des cheveux (que l'on brosse avec des poudres plutôt que de les laver à l'eau) sont donc très espacés sauf dans les milieux fortunés qui servent néanmoins de modèles aux auteurs des traités et à leurs lecteurs, car ils apparaissent comme porteurs des pratiques de l'avenir. Lente évolution : *Le drapeau noir* de Jules Romains montre la persistance en 1914 de pratiques liées à la pénurie d'eau dans les milieux de la moyenne bourgeoisie :
- « Ils visitèrent encore la chambre. C'était, des quatre pièces, la plus petite et la plus inconfortable. Les Jerphanion en avaient tiré parti grâce à un arrangement simple et gracieux : un lit-divan [...] Jallez voulut même voir le cabinet de toilette. Il n'était pas très spacieux et n'avait pas l'eau courante. Les jeunes époux y avaient disposé avec le plus d'ingéniosité possible, une table de toilette, un tub, un petit appareil à douches, avec collier, deux seaux. Ils avaient dû réserver le fond de ce cabinet à une penderie, que masquait un rideau rose. Le sol était garni d'un linoléum à carreaux bleus. »

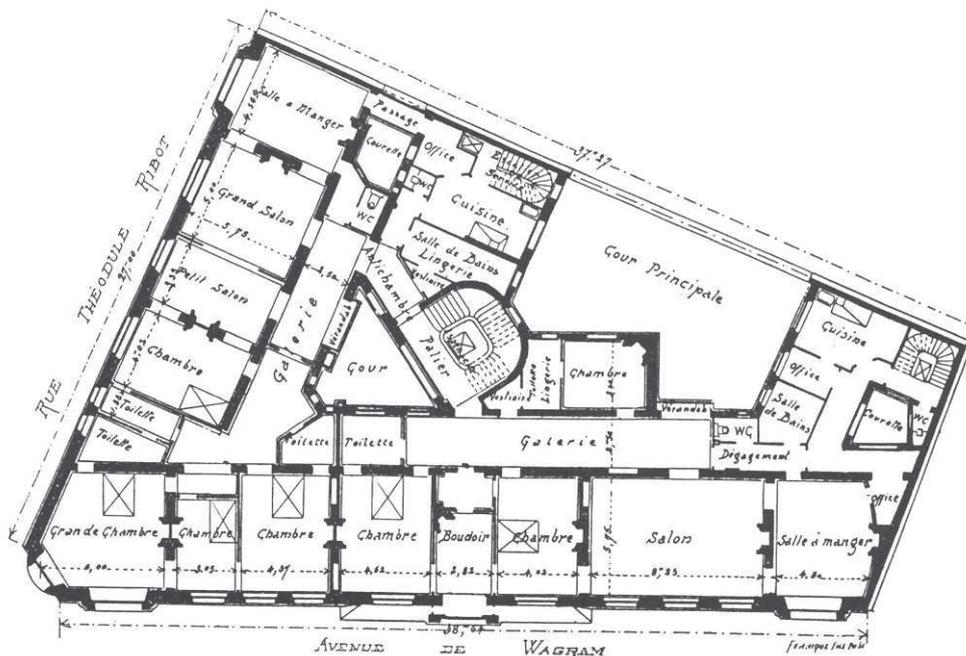
Cabinet de toilette ou salle de bains

- 7 Proposant des modèles à imiter, les recueils de plans d'habitations se mettent à présenter, dans les deux dernières décennies du siècle, des appartements équipés selon un habitus particulier qui dissocie coquetterie et beauté de propreté et hygiène. À la première exigence, le cabinet de toilette correspond admirablement ; à la seconde, la salle de bains est adaptée. Et nous allons suivre ici la lente migration de l'un vers l'autre, qui a conduit à leur fusion.
- 8 La technique compte pour que puissent s'installer de nouvelles pratiques. Mais les pratiques du corps ne peuvent être dissociées d'une éthique globale qui explique la transformation des habitudes, les processus de déconditionnement, l'adoption de nouveaux usages, de nouveaux principes fondés sur des savoirs, des croyances, aussi sur des signes, permettant de se situer très précisément. L'histoire de la mise en place de la salle de bains ne peut s'écrire qu'en tenant compte des différences de classes, de fortune. Malgré la particule nobiliaire de leur auteur, toujours féminin, les traités de savoir-vivre insistent

sur l'universalité des pratiques préconisées, susceptibles d'être suivies quel que soit le niveau économique du lecteur, ou plutôt de la lectrice. La description concrète des dispositifs et de leur décor dément ces attendus implicites. Alors la hiérarchie devient visible. Les règles que la petite bourgeoisie s'essaie à imiter sont en vérité celles de la grande.

- 9 Les pratiques de la classe ouvrière et des habitants des logements modestes sont, quant à elles, lisibles d'une part sur les plans d'habitation qui montrent crûment l'absence de place ou d'installations, d'autre part dans les enquêtes des philanthropes, dans les débats sur les équipements collectifs destinés aux classes non privilégiées. Cependant, comme c'est souvent le cas, les prémisses des transformations se rencontrent d'abord dans l'habitation de luxe.
- 10 Dans les appartements luxueux, vers les années 1880, le cabinet de toilette lié à une chambre principale se double d'une salle de bains, avec une baignoire dessinée sur les plans, bien distincte de la toilette.
- 11 Mais une recherche de rationalisation est à remarquer : deux toilettes séparent deux chambres, formant une sorte de cloison épaisse équipée.

Maison à loyer, 66, avenue de Wagram, Paris. Félix Julien architecte, 1900 (*L'Architecture*, année 1900 : pl. 53)



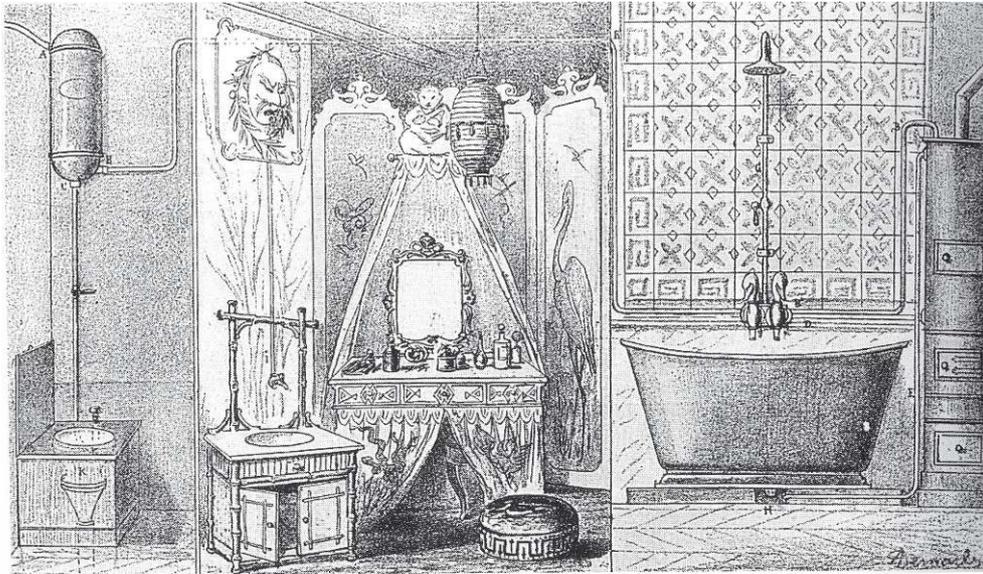
- 12 Parfois, une toilette et une salle d'eau (où figure une seconde baignoire réservée, celle-ci, aux maîtres de maison) sont annexées à la chambre principale ce qui montre bien la distinction entre les deux : il n'y a pas d'eau dans le cabinet de toilette et la notion de double-toilette continue à exister dans ces groupes sociaux aisés.
- 13 Une publicité de Saunier Duval parue en 1909 dans *L'Illustration* reproduit cette distribution, où le cabinet de toilette, avec sa table, est suivi d'une salle de bains avec la baignoire (et une douche) équipée d'un chauffe-bain.
- 14 Ces deux dispositifs impliquent des pratiques dissociées, les unes quotidiennes, les autres exceptionnelles. C'est ce qui explique que les cabinets de toilette se trouvent près des

chambres, ou annexés à celles-ci, alors que la place de la salle de bains est moins systématisée.

Le rôle du cabinet de toilette

- 15 Le cabinet de toilette reste une pièce très valorisée dans les milieux aisés car il correspond à une évolution du rôle et de l'idéal féminin dans la bourgeoisie, qui dicte à la femme le devoir de représentation mais aussi la nécessité de la pudeur. La Baronne Staffe, dans l'un de ses ouvrages plusieurs fois réédité, *Le cabinet de toilette*, intitule son premier chapitre « Le sanctuaire de la femme » et décrit le cabinet de toilette comme « le saint des saints [...] où elle n'admet pas de profanes » (1899 : 1), du moins quand elle s'occupe de sa beauté. Il s'agit pour elle, en effet, d'abord de plaire mais sans que les préparatifs offensent sa pudeur.
- 16 Elle doit s'y adonner dans un lieu clos, dévolu à ce but (Marnhac 1986 : 164-165). C'est donc un lieu féminin, mais aussi une pièce qui, tout comme le salon, marque un statut :
- 17 Le temps que ces femmes consacrent à la toilette nécessite que l'endroit soit agréable et leur plaise. Son décor est donc très important même s'il n'est pas vu par la plupart des personnes fréquentant l'appartement car « il ne faut pas que pendant les heures de toilette nous soyons surprises par l'ennui » (Gencé 1909 : 18).
- 18 Dans le cabinet, précise la Baronne Staffe, l'on trouve deux tables de toilette, l'une pour « les menues ablutions [...] munie d'une aiguière et d'une cuvette en porcelaine ou en argent », l'autre « est surmontée d'un miroir. C'est là que l'on se fait coiffer ». Cette pièce doit avoir une cheminée et une fenêtre, et une chaise longue permet de s'y reposer. C'est, certes, un lieu privé mais il doit cependant être organisé pour que rien ne permette de deviner les activités intimes qui s'y déroulent : « les brocs, les seaux, etc., sont invisibles. On n'aperçoit plus ni robes, ni objets de toilette. Tout cela est dissimulé, rangé dans des cabinets spéciaux mais voisins - ou dans des placards » (1899 : 11-23). Ce n'est donc pas un lieu équipé mais une pièce meublée.

Aménagement de l'habitation



Le water-closet, le cabinet de toilette et la salle de bains ; Dr J. Rengarde.
Ndlr : illustration ajoutée à l'édition originale

- 19 Dans les maisons sans salle de bains, situation la plus courante, « le tub est apporté chaque jour pour le bain à l'éponge que l'on prend journellement ». Il est de règle de s'y laver en chemise pour ne pas se voir nu, en se nettoyant par-dessous le vêtement, qu'évidemment l'on trempe. Malgré l'insistance des traités de savoir-vivre sur le bain, très peu de maisons bénéficient d'une baignoire, autant pour des raisons matérielles - c'est un équipement coûteux - que morales. En effet, les courtisanes riches ont été les premières à en posséder une. La Comtesse de Pange, née Pauline de Broglie, raconte dans *Comment j'ai vu 1900*, qu'en 1898, alors même qu'elle vivait dans un milieu aisé, un bain prescrit après une maladie mit toute la famille en émoi :

« Ce fut tout une affaire et on en parla pendant plusieurs jours [...] personne de ma famille ne prenait de bain ! On se lavait dans des tubs [...] avec cinq centimètres d'eau ou bien on s'épongeait en de grandes cuvettes mais l'idée de se plonger dans l'eau jusqu'au cou paraissait païenne, presque coupable » ([1962] 1975 : 195-196).

- 20 Avant l'installation de l'eau courante aux étages, les bains livrés à domicile permettaient, dans d'autres groupes sociaux aisés, de prendre son bain mensuel. On imagine l'organisation que cela supposait, d'autant plus qu'il fallait descendre les eaux usées.

Cabinet de toilette



Publicité de Lenthéric, 1895, (Musée des arts décoratifs)

- 21 Les cabinets de toilette plus modestes décrits dans les manuels, le sont surtout par la simplicité de leur décor, du choix des tissus et des objets de toilette. Le *tub* est alors en zinc plutôt qu'en porcelaine, et comme tous les autres objets liés à la toilette intime, il est dissimulé sous les volants des tables ou dans une armoire.
- 22 Le cabinet de toilette est une pièce à part entière, qui joue un rôle prépondérant dans la hiérarchie des appartements. Il est un des signes du statut de l'habitant mais aussi de son rapport à la propriété, élément de la respectabilité. Il n'est pas une pièce de service et encore moins un espace fonctionnel. Aussi la Baronne Staffe ne souligne-t-elle en 1891 l'existence d'un point de vue plus hygiéniste que pour mieux le rejeter :
- « Quelques cabinets ont leurs murs entièrement revêtus de faïences bleues, rosées ou vert d'eau. C'est clair, c'est très propre, c'est un peu froid à l'œil. On préfère, en général les tentures [...] Très souvent les soies claires ou vives sont recouvertes de tulle ou de mousseline, pour atténuer leur ton et préserver en même temps leur texture de l'effet des buées ».
- 23 Elle résume très bien le sentiment de la plupart des Français. Ainsi à l'Exposition d'Hygiène de 1900, des salles de bains américaines sont exposées, qui mettent en avant la salubrité, l'hygiène, la facilité d'entretien. Le commentaire du journaliste de *La Construction Moderne* illustre la différence de mentalités des deux pays mais aussi une conception française de la toilette encore liée au luxe, à la femme, à la sociabilité :
- « Tout cela est bien différent de ce que nous avons l'habitude de faire en France : où sont les caillebotis, les meubles en bois plus ou moins nouveau style, servant de toilette, de table à coiffer ou dissimulant les meubles d'usage trop intime. Ici le water-closet, le bain de siège, le bidet lui-même ne songent pas à se dissimuler. Cela donne l'impression d'une usine à laver, à décortiquer, à décrasser. Mais il n'y a nulle place pour la recherche, l'élégance, et pour les mille riens qui contribuent au charme de la femme. En sortant de ce cabinet de toilette, elle est prête pour faire du

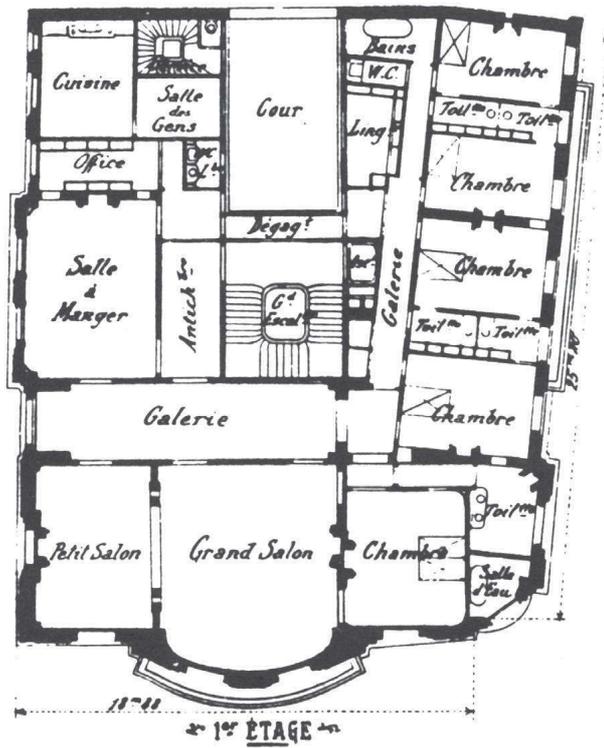
sport, mais pas pour aller en soirée. Tout au contraire, dans les hôtels construits récemment à Paris, le cabinet de toilette est un salon ou tout au moins un boudoir où la maîtresse de maison peut se tenir le matin et même recevoir parfois ses amies intimes » (22 sept. 1900).

- 24 Nous reconnaissons là une pratique banale au xviii^e siècle chez les aristocrates.
- 25 L'on peut alors légitimement se demander où se lavaient les hommes, dans les milieux aisés, quand l'appartement ne possédait pas de salle de bains ? Dans les petits réduits nommés cabinets de toilette, qui jouxtent parfois les chambres ? Dans cette dernière quand elle est équipée d'une table de toilette ? Il semble, selon les rares traités de savoir-vivre qui abordent cette question, que la plupart d'entre eux utilisent le cabinet de toilette de leur épouse, le matin, avant elle. Cependant : « Chacun des époux a son service spécial sur la même table de toilette ». Le *tub* semble être perçu comme convenant mieux aux hommes qu'aux femmes car il est plus stimulant, ce qui serait recherché par les hommes, et prend moins de temps que le bain.

La place de la salle de bains

- 26 La salle de bains ne va pas d'entrée être une pièce à part entière. Auparavant une simple baignoire sera utilisée dans les sous-sols, dans un couloir de l'appartement ou dans une pièce qu'elle ne définira pas encore. En effet, tant que l'eau n'arrive pas dans les étages, la baignoire est mobile, on peut la placer n'importe où puisqu'elle n'est pas liée à une tuyauterie complexe. Néanmoins, on ne l'expose pas, on la cache dans les endroits les plus discrets de l'appartement. L'habitude de situer la salle de bains du côté des services trouve peut-être son origine dans la nécessité de descendre les eaux usées par l'escalier de service, mais aussi de chauffer l'eau dans la cuisine.
- 27 Ce dispositif a été très banal à la fin du siècle, R. Burnand en fait état :
- 28 « La salle de bains, pour les raffinés qui en possédaient une - moins rares à la vérité qu'on ne le dit - était d'ordinaire un réduit, un recoin au fond de l'appartement, où deux becs de cygne vomissaient, dans une baignoire en zinc émaillé, les flots d'une eau qu'il s'agissait ensuite de réchauffer. Longue et difficile opération. Des appareils divers intervenaient, encombrants, fumants et la plupart du temps inopérants » (1947 : 115).
- 29 Le conflit entre la pièce de toilette et la salle de bains va voir dans un premier temps la première l'emporter. Ainsi un journaliste de *La Construction Moderne* peut-il écrire en 1900 : « C'est la table à coiffer et les grandes glaces qui occupent la place principale. La baignoire elle-même est parfois reléguée dans une pièce secondaire ou tout au moins dissimulée par des paravents ».
- 30 Le statut secondaire de la salle de bains installée au sous-sol ou à l'entresol d'une maison particulière. Elle fait, dans ce cas, partie des services. C'est un équipement technique et fonctionnel et il n'est plus question alors de traitement décoratif. Cette position est-elle liée à des habitudes établies lorsque l'eau ne montait pas aux étages ?

Immeuble, 14 avenue Alphanad, Paris ; J. Hermant architecte, 1904, (L'Architecture au xx^e siècle, deuxième série, 1903-1907)



Ndlr : illustration ajoutée à l'édition originale

[...] qui sacrifient beaucoup au luxe, en ce qui concerne la salle de bains ». On reconnaît dans sa longue description du modèle idéal, plusieurs des objets remarquables par Émile Zola, ainsi que des choix décoratifs et des comportements semblables :

« Les murs sont revêtus d'onyx de teintes variées [...]. Du plafond tombent d'originales lanternes de cristal rose ou irisé. Derrière une riche tenture orientale, qui glisse sur des anneaux dorés, on dissimule à volonté la vasque de marbre rosé qui sert de baignoire ; à l'opposé de la salle, en face, une chaise longue couverte d'une peau d'ours blanc, où, revêtue d'un peignoir élégant, dit robe de bain, on se repose des fatigues de l'immersion et de l'hydrothérapie. Dans un coin, voilé aussi à l'ordinaire par un rideau de soie, l'appareil ou les appareils à douche qui projettent de l'eau soit en pluie douce, soit en jet violent sur les chairs de satin de la divinité du lieu. Faisant pendant, dans l'autre coin, le tub, en porcelaine pour les bains à l'éponge. À côté du tub, de la baignoire, des appareils, tous les robinets à eau chaude, froide, tiède et tous les menus ustensiles et accessoires nécessaires pour le bain et l'hydrothérapie. Des tablettes de marbre supportent ces objets divers. » (1899 : 18).

- 33 Dans les deux descriptions la baignoire peut être dissimulée, comme si elle était, malgré sa forme et sa matière luxueuses, un objet encore trop technique pour apparaître dans ce lieu coquet. C'est encore plus vrai pour la douche. D'autre part cette pièce ménage, par les rideaux, différents degrés d'intimité : les objets liés à la propreté doivent pouvoir être cachés, ceux liés à la coquetterie sont au contraire ostensiblement présentés. L'on comprend bien à travers cette dualité, l'adhésion récente à l'idée de lier cabinet de toilette et salle de bains, coquetterie et propreté.
- 34 À la fin du siècle cette tradition de luxe dans la salle de bains existe toujours et les architectes et les décorateurs se lient avec des artisans pour créer, à partir de ce programme.

Quand l'hygiène l'emporte

- 35 La Comtesse de Gencé insistera en 1909 sur la « parfaite sécurité hygiénique » que doit posséder le cabinet de toilette et préconisera de choisir, pour les murs, des peintures lavables (à l'huile ou au ripolin) plutôt que des étoffes ou du papier. Elle conseillera d'éliminer les tapis et les tentures « qui ne sont que des repaires de microbes ». Elle accuse aussi les architectes de pas réserver au cabinet de toilette « un emplacement tout voisin de la chambre à coucher, très clair et très spacieux » et critique les maisons anciennes « où le local réservé à la toilette, quand il y en avait un se trouvait au fond d'un couloir, à une dizaine de mètres de la chambre à coucher » (Gencé 1909 : 10). Le rôle du cabinet de toilette apparaît à travers ses écrits, tout autre que vingt ou trente ans plus tôt, dans l'enquête d'Émile Zola, dans les articles des revues spécialisées ou dans les recommandations de la Baronne Staffe. Ici, la femme est, certes, dans « un refuge inviolable », mais il doit être « gai et pratique ». Il s'agit moins alors, d'être belle et coquette que maîtresse de soi et prête à affronter les devoirs d'épouse et de mère de famille :
- « C'est dans l'isolement de son cabinet de toilette qu'une femme doit pouvoir faire la répétition de sa vie et, au besoin, se livrer aux petites gymnastiques hygiéniques que l'on ne saurait trop recommander pour l'entretien et la souplesse musculaire » (1909 : 15).
- 36 La présence des glaces sera donc indispensable pour vérifier sa démarche, son maintien.

- 37 Les architectes ne sont pas ménagés dans les traités de savoir-vivre. La Comtesse de Gencé, la plus virulente, les accuse de ne pas tenir compte des principes hygiéniques qu'elle considère comme partagés désormais par la plupart des femmes et qui devraient conduire ceux-ci à faire des cabinets de toilette « aérés, tempérés et propres ». Possédant donc une fenêtre. Elle s'insurge contre le fait que les concepteurs ne considèrent le cabinet de toilette « que comme une annexe sans importance, et ils le négligent ou le confinent dans un réduit obscur et étroit où l'on peut à peine se tourner » (1909 : 9).

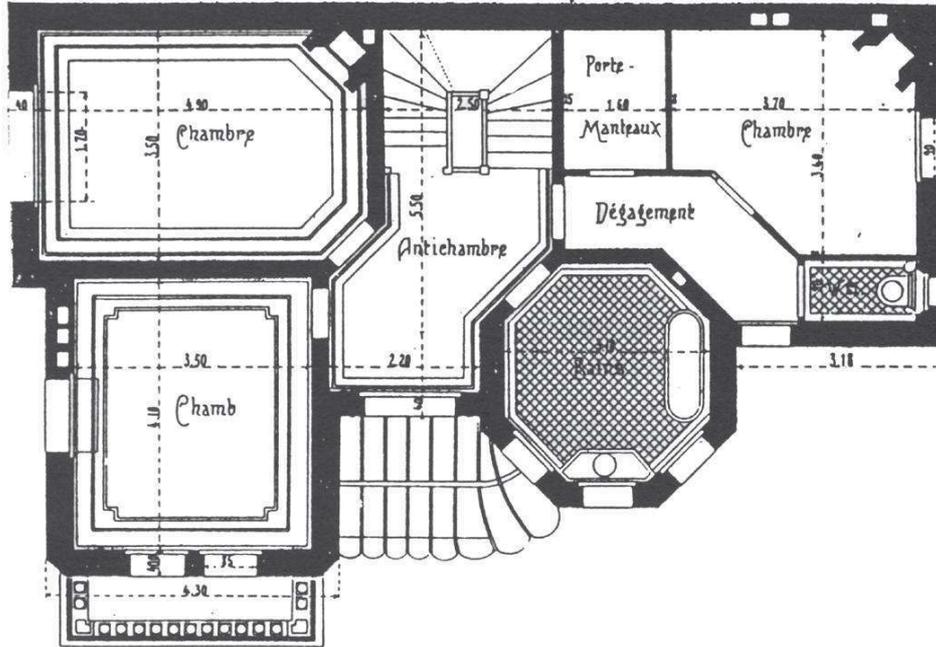
Les mots et les lieux

- 38 Au tournant du siècle nous voyons apparaître sur les plans une seule pièce où sont regroupées la toilette et la salle de bains. A. Raguenet souligne en 1889 la nouveauté de ce modèle :
- « À remarquer, la disposition fort ingénieuse des cabinets de toilette ; l'installation dans cette pièce unique, comme baignoires, lavabos, hydrothérapie, water-closets, etc., est absolument complète et peut-être considérée comme un modèle du genre ».
- 39 Il faut aussi souligner ici la liaison entre chambre principale et salle de bains, qui va devenir un principe et renvoie au dispositif de l'appartement du XVIII^e siècle, où, autour de la chambre étaient disposées des annexes liées à la vie privée et publique des habitants.
- 40 Le flottement dans le choix des dénominations est tout à fait caractéristique de cette période de mise en place d'un dispositif. Sur certains plans, la pièce appelée toilette est aussi une salle de bains. Le regroupement des deux fonctions dans un seul espace semble effectivement poser des problèmes de terminologie aux architectes qui, ne sachant laquelle privilégier, inscrivent parfois les deux termes *toilette* et *salle de bains* sur cette même pièce. À la question « faut-il séparer la salle de bains ? », la Comtesse de Gencé répond que la tendance actuelle est de ne pas le faire.
- 41 Elle reconnaît par contre que la salle de bains liée au cabinet de toilette « facilite le service » et évite de « prendre froid » (Gencé 1909 : 25).
- 42 Le regroupement de ces pièces va tendre à faire disparaître ou à limiter le nombre de petites toilettes annexées aux chambres, mais aussi à réduire la surface globale assignée à ces activités. Cette fusion des deux pièces en une, sa position proche ou, mieux, sa liaison à la chambre principale deviendra le modèle retenu et reproduit et entraînera la chambre et la salle de bains vers la sphère du privé.
- 43 Mais, avant 1914, ces dispositifs qui sont en train de devenir nécessaires aux groupes sociaux aisés, sont l'objet, chez les architectes, d'interrogations. Les principes ne sont pas arrêtés et les plans reflètent une très grande diversité de positions, surtout quand leur surface varie dans le même immeuble. On peut continuer à concevoir des cabinets de toilettes non éclairés alors que d'autres bénéficient d'un *bow-window* donnant sur la façade principale.
- 44 Dans un hôtel de Fontenay-aux-Roses, la salle de bains de forme polygonale, formant tourelle, éclairée par trois fenêtres, sert aussi de toilettes. Cette place et ce traitement mettent en évidence l'attention qui lui est attachée.

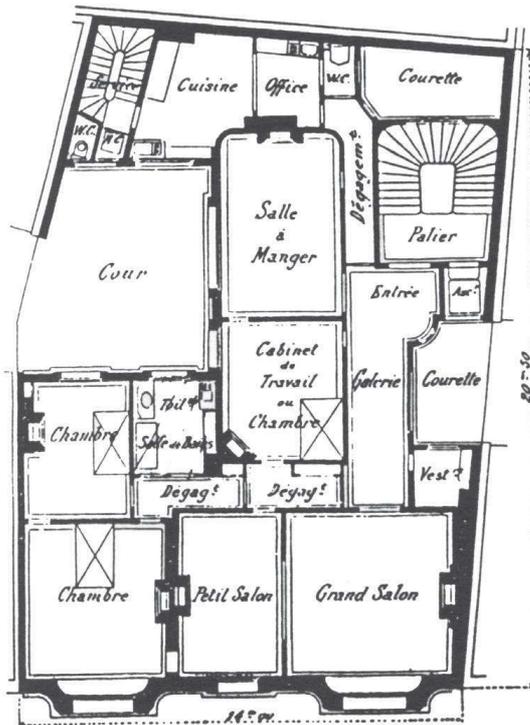
Se laver dans les logements modestes

- 45 Dans les modestes maisons à loyer, le cabinet de toilette semble ne pas être perçu comme une nécessité puisque certaines n'en possèdent pas du tout et que sur un même palier, un appartement peut avoir une petite toilette et l'autre pas.
- 46 Alcide Vaillant fait état en 1895 d'un débat qui dure depuis quelques décennies entre tenants de la douche et du bain. En tant qu'hygiéniste, il penche plutôt pour la douche (la « douche en pluie ») mais avoue sa défaite : « Le bain a la faveur du public » (1895 : 323).
- 47 La douche et les ouvriers sont liés de longue date. Dans les *Annales d'Hygiène Publique*, J. Arnould a souligné que « Le bain en baignoire selon le vieux procédé est trop long et trop cher pour la masse des ouvriers » (1880 : 403). La bourgeoisie va donc choisir, pour les classes modestes, l'autre dispositif.
- 48 Dans les « grandes constructions à loyers modérés » construites par les Fondations ou par les Associations ouvrières, ce type de service se généralise. Des bains et des douches sont proposés aux locataires, le plus souvent au rez-de-chaussée des immeubles et comme un service collectif, souvent payant, mais très peu onéreux, surveillé par le concierge. Henri Sauvage, dans l'immeuble qu'il construit en 1903 pour la « Société Anonyme des Logements Hygiéniques à Bon Marché », rue Trétaigne envisage un très petit local au rez-de-chaussée où l'on ne peut guère imaginer qu'une baignoire et une ou deux douches pour un immeuble ayant seize appartements de trois pièces, plus quinze logements d'une ou deux pièces pour travailleurs célibataires. Mais dans ce contexte, c'est un progrès.
- 49 Le « Groupe des Maisons Ouvrières », dès ses premières expériences, étudie la fréquentation des bains-douches de ses immeubles par les ouvriers et regrette, au début, qu'un tel investissement ait si peu de succès. Dans l'opération de la rue Ernest Lefèvre, datant de 1905, il ne faisait installer que des douches, avec d'un côté les cabines pour hommes, de l'autre les cabines pour femmes et enfants, bien équipées mais en sous-sol. Le coût d'une douche est alors très faible mais le projet de le rabaisser est formulé. Le « Groupe » reconnaît peu après la nécessité de la baignoire et fait installer quatre cabines de bains, deux pour hommes, deux pour dames, dont une avec baignoire d'enfant, en plus des huit cabines de douches. Après plus d'un an de fonctionnement, les membres de la fondation, constatent que « sur une population de 800 personnes environ, il était pris en moyenne : pour une semaine, 15 douches et 5 bains » (1907 : 57). Ils prennent acte du peu d'empressement constaté à fréquenter ces équipements, pourtant agréables et peu coûteux, et remarquent que dans d'autres opérations pour ouvriers, il en va de même.

Petit hôtel particulier à Fontenay aux Roses, plan du premier étage. Monod architecte (Rivolalen, L'Architecture usuelle, livraison 68, 1908-1909).



Maison de rapport, 22 rue de la Boétie. Ch. Stoullig architecte, 1903 (L'Architecture au xx^e siècle)



- 50 Les membres des Fondations (Rothschild, Singer-Polignac, GMO etc.) sont alors très conscients qu'ils se heurtent à deux obstacles en ce qui concerne l'installation de l'habitude de se laver complètement. Les ouvriers continuent à se laver par « petits

bouts » (la figure, les pieds, etc.) : l'autre obstacle est lié à l'investissement financier, même peu important, que les familles nombreuses ne sont pas habituées à consentir à la propreté. La Fondation GMO-Lebaudy organise alors un système fondé sur des tickets puis d'abonnements, qui permettent de baisser le coût des bains-douches pour les familles nombreuses, qui entraîne une croissance du nombre de bains et douches par habitant.

- 51 [Le but de cette opération est bien sûr d'éduquer, de créer un besoin (Eleb 1994).] M. Dufourmantelle, à la 5^e Conférence des Sociétés d'Habitations à Bon Marché, en 1911, fait le bilan de la fréquentation des équipements de l'immeuble de la Fondation Rothschild, rue de Prague, bilan qui montre l'évolution lente des habitudes de propreté dans la classe ouvrière :

« En 1910, il a été pris 4771 bains-douches et 5011 bains, ce qui représente une moyenne de quinze ablutions par an et par habitant du groupe. C'est encore peu ; mais ce service récent n'a fonctionné en 1910 que pendant sept mois et ne constitue par conséquent qu'un éveil des habitudes nouvelles d'hygiène à faire prendre par les locataires. » (Taricat et Villars 1982 : 115).

- 52 Il semble bien que cette position, dans l'immeuble plutôt que dans l'appartement, soit un frein à la fréquentation. Henri Provensal, architecte de la Fondation Rothschild, qui a pourtant pris le même parti, écrit à propos de la « salle de douches » dans l'habitation ouvrière :

« Ce serait le rêve évidemment si dans chaque logement, cette salle de douches, de petites dimensions, pouvait trouver sa place près de la cuisine, cela permettrait et sans être obligé de sortir du logement, à l'ouvrier, à la mère, aux enfants de s'astreindre aux lavages tièdes et quotidiens du corps. » (1908).

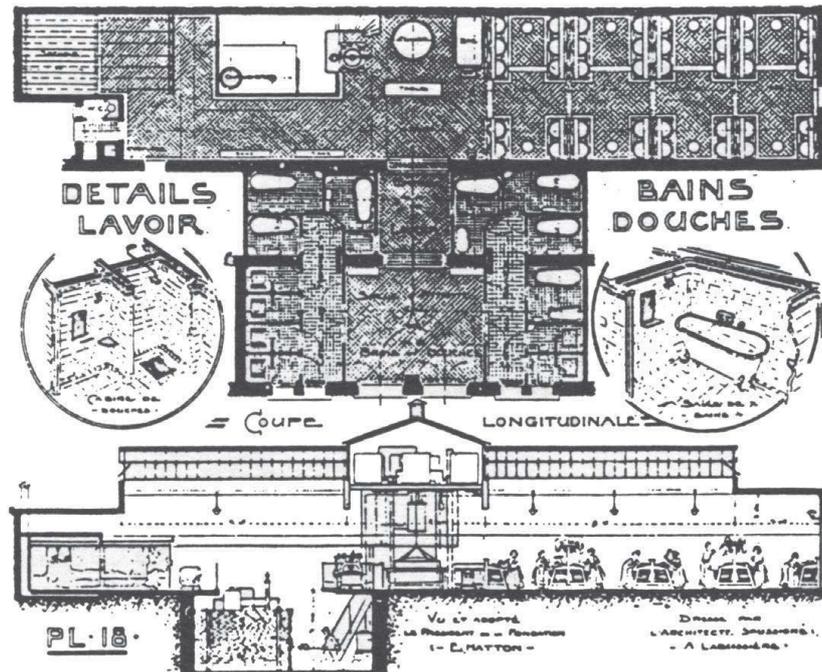
- 53 Cette solution est retenue et largement diffusée entre les deux guerres. Mais pour l'heure la situation évolue lentement et le jury du premier Concours pour la Construction à Bon Marché de la Ville de Paris, en 1913, prime deux projets dont l'un, rue Henri-Becque, a des services généraux comprenant des bains-douches installés au sous-sol tandis que dans l'autre, Avenue Émile Zola, les bains-douches sont au rez-de-chaussée de l'immeuble. Nous remarquons ici, comme dans d'autres opérations du même type, que le nombre de baignoires et de douches n'est pas dû au hasard : il y a 4 douches et 2 baignoires pour les hommes, 4 baignoires et 2 douches pour les femmes. La douche est tonique et perçue comme masculine et le bain comme émoullent, plus féminin, même pour cette classe sociale.

- 54 Alcide Vaillant déplorait la situation des classes populaires en ce qui concerne la propreté et le confort. Son article de *L'Architecture* (1895 : 323) exhorte les fabricants à tenir compte de l'hygiène et à proposer des appareils sérieusement étudiés et peu coûteux, qui permettraient une meilleure diffusion des habitudes de propreté chez soi, dans toutes les classes de la société :

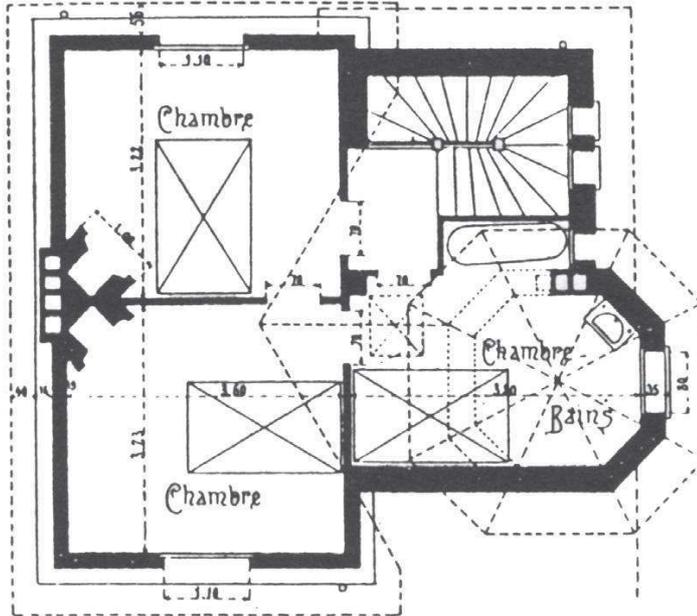
« Une installation hydrothérapique privée peut être aisément faite chez toutes les personnes soigneuses. Dans un cabinet quelconque, avec quelques précautions préalables, l'amateur d'eau fraîche et de bonne santé organise, sans grande dépense, une salle d'ablution quotidienne, avec un bac en zinc, le tub, une grosse éponge et un broc. S'il trouve dans son logis un local à parois étanches avec alimentation et vidange d'eau, l'installation peut être un peu plus luxueuse. Un water-closet un peu plus grand peut être affecté à la pratique des affusions. Dans l'organisation des appartements d'ordre modeste, pourquoi les architectes ne s'ingénieraient-ils pas à faciliter ces petites installations particulières ? Il faudrait peu de choses et pas beaucoup d'argent. Les procédés de construction en fer et ciment, qui sont en train de se vulgariser, sont qualifiés pour cela. Un recoin d'un

ou deux mètres carrés suffirait à la rigueur ; des angles bien arrondis et des écoulements bien disposés, les matériaux poreux évités, le ciment doublé d'un revêtement d'émaux, feraient merveilleusement l'affaire. » (1895 : 323).

Fondation « Groupe des Maisons ouvrières », avenue Daumesnil, 1908. Plans des bains-douches.



Cottage de la Société L'Abri à Brunoy. L. Léger architecte (Rivoalen, *l'Architecture usuelle*, livraison 77, 1909-1910)



- 55 Notons encore qu'à cette époque, et surtout dans les classes défavorisées, la douche reste considérée, par beaucoup, d'abord comme une thérapie. Les spécialistes eux-mêmes sont divisés et quelques années plus tard, le Professeur Debove et le Docteur Plicque, dans leur ouvrage populaire sur l'hygiène (1908) mettent en garde le public contre les dangers des douches : « les douches ne constituent pas un simple moyen d'hygiène et de propreté ; elles entraînent de vives réactions. Elles ne doivent pas être prises au hasard et sans avis médical ». La confusion semble être là volontairement entretenue car cette mise en garde ne distingue pas entre les différentes sortes de douches, en pluie ou à jets de force variable. Ils prennent partie pour le tub, peut-être moins pour son efficacité que pour son coût réduit et la possibilité de l'installer n'importe où. En effet, l'argument lié au coût des pratiques de propreté, qui en expliquerait la rareté, ne tient plus dans ce cas-là. Et l'usage généralisé du bain à l'éponge, grâce au tub, permettrait d'habituer les classes défavorisées aux ablutions quotidiennes : « le tub est le meilleur et le plus répandu parmi ces moyens d'hydrothérapie à domicile ». La confusion est donc encore banale au début du siècle entre pratique de propreté et hydrothérapie surtout dans les classes modestes qui utilisent cet argument peut-être pour mieux résister à l'injonction qui leur est faite.
- 56 Dans quelques immeubles de rapport, plutôt modestes, les dispositifs de propreté sont traités, de façon globale : les appartements n'en possèdent pas, mais des salles de bains collectives, surveillées par le concierge, sont proposées au rez-de-chaussée.
- 57 Comme on le sait, cette solution n'aura pas d'avenir.
- 58 Cependant, la réflexion sur le modèle de la petite habitation, destinée à une clientèle modeste, a parfois conduit les architectes à remettre en question la liaison entre les pièces de façon à réduire les surfaces sans renoncer à la salle de bains. Dans le cadre d'un

lotissement destiné aux sociétaires de l'Abri, une très moderne « Chambre-Bains » est proposée, qui permet de gagner de la surface et d'accéder au confort procuré par la baignoire et le lavabo.

Les perspectives

- 59 Les réalisations des Fondations sont très en avance sur celles de l'habitation moyenne parce que leurs membres consentent à un investissement qui leur semble d'avenir et qu'ils décident que des dispositifs collectifs sont le mieux adaptés à cette population.
- 60 La réflexion sur la « salle de bains minimum », qui consiste à équiper une petite pièce, proche de la chambre, d'appareils alignés le long d'un mur, a été influente aux États-Unis et commence à être connue en France. Ce dispositif nécessite cependant, pour se diffuser, que l'eau monte dans tous les appartements et que l'on fixe les appareils à des tuyauteries à demeure. Cela implique donc à la fois des progrès techniques et un changement de mentalité qui permettent leur diffusion. En France, la salle de bains et le cabinet de toilette, qui étaient des pièces que l'on meublait, vont, avec l'évolution des techniques, avec l'adaptation croissante des objets techniques à des usages bien étudiés, devenir des pièces équipées d'objets « immeubles », fonctionnels, désormais fabriqués industriellement. Les années 1900-1910 voient se multiplier les publicités pour l'équipement complet de la salle de bains ou de la « salle de bains-cabinet de toilette ». La salle de bains, qui va l'emporter, a l'avantage de ne pas être un espace défini comme masculin ou féminin et de permettre aux hommes d'accéder à la propreté dans un espace moins symboliquement féminin que le cabinet de toilette. Les arguments de vente utilisés par les fabricants d'équipement et de mobilier sont intéressants car ils révèlent les préoccupations et les interrogations de l'époque. Ainsi le slogan « La santé à la maison par l'hygiène » (*L'Illustration*, 30 oct. 1909) lie la douche et l'enfant, comme c'est souvent le cas à cette époque, et exhorte les parents, s'ils ne disposent pas encore de salle de bains ou si elle est mal installée, à compléter leur appartement, pour le bien-être de leurs enfants.
- 61 Il faut noter les progrès accomplis, si l'on en croit les rapports de l'époque relus par R. Burnand qui évoque « le bain trimestriel des collégiens » et le « pédiluve » du samedi, avant 1900 (1947 : 115).
- 62 « Pas de santé sans hygiène » proclame un fabricant dans *L'Illustration* sans oublier de préciser que la beauté s'acquiert et se conserve de la même façon. De plus, la maison « moderne » se doit d'avoir une salle de bains. Sur la première publicité, datant de 1909, la table de toilette est encore présente. Sur la seconde, parue l'année suivante, elle a disparu, le lavabo est surmonté d'une glace et le bidet est apparent : c'est la salle de bains que nous connaissons aujourd'hui.

L'illustration



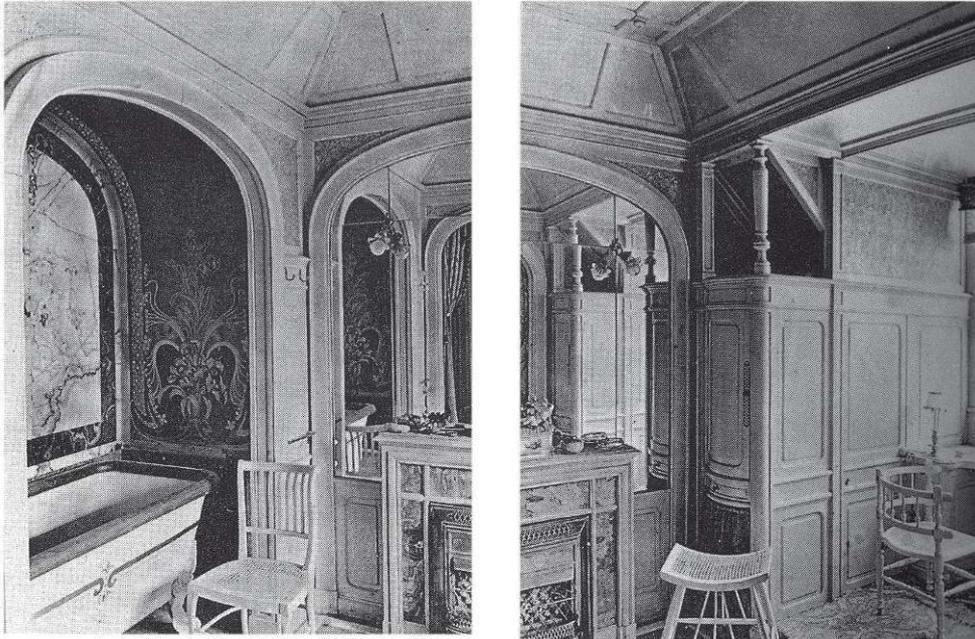
- 63 La même salle de bains sera présentée en 1911, avec d'autres arguments qui ne visent plus à convaincre de changer de façon de vivre mais se situent du côté de la réalisation concrète, l'aspiration à ce nouvel équipement étant présentée comme générale. Les prix, la longévité des installations sont les arguments principaux mis en avant pour pousser les Français à les acquérir et à accéder ainsi à la commodité, au bien-être et au confort qui, eux, sont sans prix.
- 64 L'eau désormais peut grimper les étages et s'écouler dans les collecteurs souterrains. Elle permet de purifier la maison et la quitter, chargée de tous les déchets corporels, sans autre manipulation. Sigfried Giedion (1980), qui retrace l'histoire de la mécanisation du bain, en insistant sur l'apport des Américains et des Anglais, résume la succession des phases qui ont permis d'accéder à la salle de bains « moderne » :
- « [...] tout d'abord, la baignoire et le chauffe-eau forment un ensemble portatif ; puis baignoire et chauffe-eau sont des éléments fixes de la salle de bains, reliés à un système de plomberie, ensuite l'eau chaude arrive d'un certain point de la maison, enfin au vingtième siècle, elle provient de l'immeuble ou d'une installation municipale ».



- 65 Avec cette évolution, la dépendance aux domestiques, leur rôle quotidien de témoins de l'intimité ne sont plus aussi forts. L'installation de l'équipement sanitaire et son utilisation deviennent uniquement tributaires du niveau économique de l'habitant. Cet équipement sera un des signes classants les plus efficaces, avant la standardisation des appareils qui les rendra moins onéreux.

Les lieux d'aisance

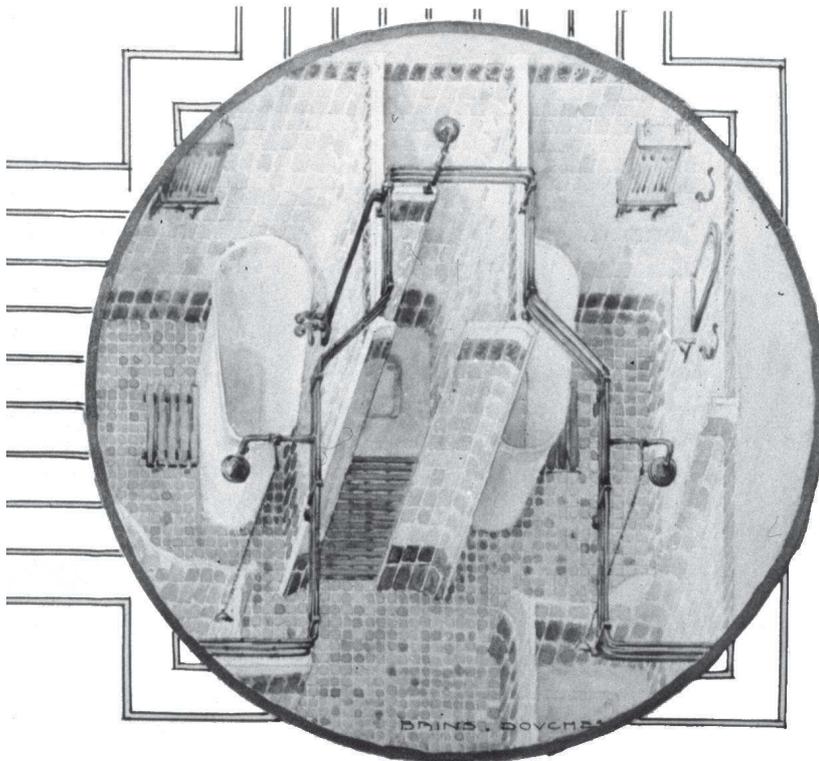
Salle de bains-toilette de l'hôtel de Penthièvre, N.-F. Escalier, architecte



- 66 Avant que le siphon ne soit inventé et qu'il se diffuse, le premier inconvénient des « lieux » était lié aux odeurs qui s'en dégagèrent. Aussi, l'idée de les placer « le plus loin possible des chambres à coucher » se trouve dite et redite dans les traités de savoir-vivre, du moins quand l'auteur consent à évoquer la question. Dans *L'art de bien tenir sa maison* où la Comtesse de Bassanville (1878) décortique mille détails d'aménagements, seul le problème de l'odeur ou de la fraîcheur de ces lieux la préoccupe (« y mettre de la lavande ») et elle avoue ne pas oser aborder d'autres questions.
- 67 Le W.-C. à chasse d'eau que nous connaissons encore aujourd'hui, et qui règle la question des odeurs, est l'aboutissement de longues tentatives. Les Anglais l'ont mis au point ; d'où son nom, et il répond à quatre fonctions : « Expulseur, nettoyeur, obturateur et dilueur, le W.-C. à chasse d'eau a gagné définitivement la partie » (Guerrand 1985 : 133). Il peut donc être placé n'importe où, mais le fait qu'il soit dispendieux en eau fait hésiter les propriétaires qui construisent des maisons de rapport modestes. Après de nombreux débats où les tenants des W.-C. individuels dans chaque logement et des W.-C. collectifs s'affrontent, un arrêté préfectoral (du 8 août 1894) impose que :
- « dans toute maison à construire il devra y avoir un cabinet d'aisance par appartement, par logement ou série de 3 chambres louées séparément. Ce cabinet devra toujours être placé, soit dans l'appartement ou logement, soit à proximité du logement ou des chambres desservies, et dans ce cas, fermé à clé ».
- 68 Dans les immeubles bourgeois construits après 1900, les W.-C. sont en général situés près de l'entrée, à l'articulation de la partie privée et de la partie publique de l'habitation. Dans les appartements luxueux, ils ne s'ouvrent pas directement sur la galerie ou l'anti chambre, mais sont légèrement en retrait dans l'aile des chambres ou de service. Souvent un second W.-C., installé près des espaces de service ou sur le palier de l'escalier de service, est réservé à l'usage des domestiques. Dans certains appartements de maisons à loyer, ils sont associés, selon les catégories, à un lavabo ou même incluent une baignoire. Une attention particulière est toujours accordée à l'aération des W.-C.

- 69 La Comtesse de Gencé fait état d'une « mode récente qui a ajouté à tous les avantages du cabinet de toilette-salle de bains, la commodité des water-closet ». Il sera alors installé dans un coin de la pièce, éventuellement derrière un paravent, mais ne dispensera pas l'architecte de « réserver un endroit spécial pour les water-closet ordinaires » (1909 : 28). Cependant, dans la réalité, la plupart des habitations (deux sur trois en 1906, avancent les auteurs de *l'Histoire de la France Urbaine* [Lequin 1983]) n'en possèdent pas à l'intérieur du logement : ils se trouvent à l'étage de l'immeuble ou dans la cour. Une autre nouveauté venant des États-Unis apparaît à la fin du siècle, celle du papier de toilette qui cependant semble superflue à beaucoup.
- 70 Une décennie avant les évolutions qu'on a décrites, l'Église avait enfin séparé soins du corps et péché. Dans ses très honorables *Causeries en famille de la Bibliothèque de la Jeunesse Chrétienne*, Louis Lambert pouvait condamner la malpropreté comme incivile (1870 : 119).

Fondation « Groupe des Maisons ouvrières », 63-65 rue de l'Amiral Roussin ; A. Labussière architecte, 1907 ; Cabines de bains et douches



- 71 Par ailleurs, l'angoisse du vieillissement, la nécessité de paraître, en particulier l'évaluation du statut de l'homme lié à l'apparence et aux parures de son épouse, explique les longues heures passées par les bourgeoises dans ces cabinets de toilette, lieux ornés et coquets mais témoins de l'anxiété vécue dans la solitude. La présence d'une glace à trois faces qui permet de se voir « sous toutes les coutures » n'est pas dans tous les milieux un signe d'évolution, de libéralisation. Au contraire, il s'agit de se mieux voir pour mieux contrôler son apparence, son maintien.
- 72 L'on commence pourtant, dans certains milieux, à mieux traiter son corps, à expérimenter des sensations, peut-être en étant inconscient ou en s'interdisant d'affronter la dimension auto-érotique de ce plaisir. Le titre du manuel de la Comtesse de Gencé, *Le cabinet de toilette d'une honnête femme*, indique bien qu'il est encore nécessaire de dissocier

explicitement immoralité et soins corporels et qu'il faut rassurer les bourgeois sur le fait qu'elles peuvent se laver sans craindre d'être accusées de le faire pour des raisons inavouables.

- 73 La lente intégration des principes hygiénistes, d'abord dans les classes possédantes, va sauver de ce danger moral les plus inquiets. Si se laver est un devoir pour se maintenir en bonne santé, la morale est sauvée et le petit plaisir pris de surcroît bien bénin : il n'est plus impudique de prendre soin de son corps : « L'on ne saurait se priver du bain quotidien qui est devenu une sorte de jouissance nécessaire » (1909 : 61). Cela devient même un devoir auquel les bourgeois écrivant des traités de savoir-vivre accordent une attention primordiale. Être propre devient moral. Le trouble est nié, ou perçu comme la réaction incongrue de générations vieilles. La France rurale continue de faire sa toilette le dimanche, dans une cuvette, et avec très peu de cette eau rare qui nécessite de grands efforts pour être tirée du puits et portée dans la maison. Les ouvriers sont sommés d'être propres et d'utiliser les douches qu'on leur destine. La France urbaine et bourgeoise est prête à accepter la propreté blanche et brillante des salles de bains-laboratoires qu'elle avait refusées à l'Exposition universelle de 1900.

BIBLIOGRAPHIE

- Arnould, J. 1880 « Sur la vulgarisation de l'usage du bain », *Annales d'Hygiène publique* 3 (3) : 403.
- Bassanville, Comtesse de, 1878 *L'Art de bien tenir sa maison*. Paris : Broussois.
- Burnand, R. 1947 *La Vie quotidienne en France de 1870 à 1900*. Paris : Hachette.
- Debove & Plicque 1908 *Hygiène*. Paris : Delagrave.
- Eleb M., A-M. Châtelet & T. Mandoul dir. 1988 *Penser l'habité. Le logement en questions (PAN 14, 1987)*. Liège, Paris : Éditions Mardaga.
- Eleb, M., & A. Debarre-Blanchard 1989 *Architecture de la vie privée, XVII^e-XIX^e siècles*. Bruxelles : Archives d'architecture moderne.
- Eleb, M. & al. 1990 *L'Habitation en projets. De la France à l'Europe*. European 1989. Paris : Éditions Mardaga
- 1994 *L'apprentissage du « chez-soi »*. Le Groupe des Maisons Ouvrières. Paris, Avenue Daumesnil, 1908. Paris : Éditions Parenthèses.
- Gencé, Comtesse de 1909 *Le Cabinet de toilette d'une honnête femme*. Paris : Pancier.
- Giedion, S. 1980 [1948] *La Mécanisation au pouvoir. Contribution à l'histoire anonyme*. Paris : Centre Pompidou.
- Goubert, J. P. 1986 *La Conquête de l'eau*. Paris : Hachette.
- Fondation Groupe des Maisons Ouvrières 1907 *Ses Immeubles en 1907* : Mâcon : Protat Frères imprimeurs.
- Guerrand, R. H. 1985 *Les Lieux, histoire des commodités*. Paris : La Découverte.

- Guillerme, A. 1983 *Les Temps de l'eau*. Paris : Champ Vallon.
- La Construction Moderne*. Revue Planat, P. (dir.) (article daté du 22 septembre 1900).
- Lambert, L. 1870 *Causeries en famille*. Tours : Mâme.
- Lequin, Y. 1983 Les Citadins et leur vie quotidienne. In Duby G. (dir.) *Histoire de la France urbaine 4*. Paris : Éditions du Seuil : 320-326.
- Marnhac, A. 1986 *Femmes au bain : les métamorphoses de la beauté*. Paris : Berger-Levrault.
- Pange, Comtesse de P. [1962] 1975 *Comment j'ai vu 1900*. Paris : Grasset.
- Provensal, H. 1908 *L'Habitation salubre et à bon marché*. Paris : C. Schmid.
- Raguenet, A. 1889 *Monographies de bâtiments modernes*. Paris : Ducher.
- Rivoalen, E. 1903 *L'Architecture usuelle*. Paris.
- Rivoalen, E. 1906 *Maisons modernes de rapport et de commerce*. Paris : Fanchon.
- Romain, J. 1937 *Le Drapeau noir*. Paris : Flammarion.
- Staffe, Baronne 1899 *Le Cabinet de toilette*. Paris : Flammarion.
- Taricat, J. & M. Villars 1982 *Le Logement à bon marché : chronique, Paris 1850-1930*. Paris : Apogée.
- Vaillant, A. 1895 « Exposition d'hygiène. Assainissement des maisons », *L'Architecture* 38 : 323.
- Vigarello, G. 1985 *Le Propre et le sale*. Paris : Éditions du Seuil.
- Zola, E. 1986 *Carnets d'enquête. Une ethnographie inédite de la France*. Paris : Plon.

NOTES

1. Cet article prolonge le « Propreté et morale, une liaison paradoxale » d'*Architectures de la vie privée* (Eleb-Vidal, avec Debarre-Blanchard 1989 : 193-212) où les aspects plus précisément matériels de l'évolution de la salle de bains sont aussi pris en compte.

RÉSUMÉS

À la fin du XIX^e siècle, dans une partie de la bourgeoisie, la relation à la propreté reste entachée de l'idée de péché. Si le cabinet de toilette est tant orné, c'est pour mieux nier la cuvette et le bidet dont la vue offense ses utilisatrices. Comment est-on passé en quelques décennies à d'autres usages ? Comment et pourquoi les rapports à son propre corps se sont-ils transformés ainsi que les lieux qui abritent ce rapport ? Cet article s'est voulu attentif à l'évolution de la pratique architecturale en même temps qu'à celle des mœurs et des mentalités. Pendant les deux dernières décennies du siècle, les recueils de plans d'habitations présentent des appartements équipés selon un habitus qui dissocie coquetterie et beauté de propreté et hygiène. À la première exigence correspond le cabinet de toilette, à la seconde, la salle de bains. Si à la fin de la période étudiée les pratiques et les lieux se sont transformés, cette évolution ne touche pas de la même façon tous les groupes sociaux. La France rurale continue de faire sa toilette le dimanche, dans

une cuvette et avec très peu de cette eau qui nécessite de grands efforts pour être tirée du puits. Les ouvriers sont sommés d'utiliser les douches qu'on leur destine mais vont lentement dissocier cette injonction et le plaisir de l'eau. La France urbaine et bourgeoise est prête à accepter la propreté blanche et brillante des salles de bains-laboratoires qu'elle avait refusées à l'Exposition universelle de 1900.

At the end of the 19th century, for a part of the bourgeois class, the relation to cleanliness was tainted by the idea of sin. If the bathroom was so highly decorated, it was better to hide from the view of female users the offensive sight of the toilet bowl and the bidet. How did one pass in a few decades to other habits? How and why was the relation to one's own body transformed as well as that to the room where this relation was carried out? This article examines the evolution of architectural practices as well as that of customs and mentalities. House plans during the last two decades of the 19th century reveal apartments furnished according to a *habitus* dissociating attractiveness and beauty from cleanliness and hygiene. Satisfying the first two criteria gives a dressing room, the second two a bathroom. If at the end of the period under consideration practices and premises have changed, this evolution did not concern all social groups to the same extent. Rural France continued to clean up on Sunday, in a basin and with very little of the water that had to be drawn with great effort from a well. Workers are ordered to use the showers set up for them, but will be slow to dissociate this command and the pleasure of water. Urban and bourgeois France is ready to accept the white, gleaming cleanliness of the laboratory-bathrooms that she refused at the 1900 Universal Exposition.

AUTEUR

MONIQUE ELEB

Ecole d'architecture, Paris-Villemin